

Les Ben Aïm ou la fraternité humaine

PAR PHILIPPE VERRIÈRE

On les appelle simplement « les frères ». Depuis près de quinze ans, François et Christian Ben Aïm mènent ensemble leur chemin de chorégraphes et s'ils n'insistent pas sur cette fraternité, elle baigne leur création.

Le cas existe, mais il est exceptionnel. On connaît bien celui des couples unis à la ville et collaborant à la scène, mais dans la danse, les frères qui travaillent ensemble, c'est rarissime. Au cinéma, on note quelques cas, comme les Dardenne, les frères Coen ou les Taviani. En danse, il y a bien Niklas et Mats Ek, mais si le second est chorégraphe, le premier ne l'est pas et les deux fils de Birgit Cullberg n'ont pas tant collaboré. On connaît aussi Jiri et Otto Bubenicek au Ballet de Hambourg, où ils sont premiers solistes, mais si Jiri s'est lancé dans la chorégraphie, ils ne travaillent pas vraiment ensemble.

Pour les frères, c'est à peu près tout. Il y aurait bien Azari Plissetski et sa sœur Maïa Plissetskaïa, mais ce sont des exemples trop éloignés et elle n'a guère été réellement chorégraphe.

Plus proche dans le temps et l'espace, on trouve les deux sœurs Belaza, mais seule Nacera est chorégraphe, quant aux sœurs Sagna, elles n'ont pas vraiment travaillé ensemble. Non, le cas des Ben Aïm reste mystérieux tant il est peu courant que deux frères travaillent en harmonie depuis près de quinze ans.

C'était à Avignon, cet été. Ils remportaient un petit succès tout ce qu'il y a de plus réjouissant avec leur trio *Ô mon frère!* La pièce est ancienne (2001) et correspond au début du parcours des deux complices. Dans la salle ronde de la Condition des Soies, ce trio intense gagnait encore en intimité. Une périgrination tragique, une marche sans fin, quelque chose d'intense et de douloureux. La gestuelle évoque une camaraderie virile, une danse de compagnons d'arme. Elle se développe en séquences enchaînées sur une bande-son très subtile qui mêle Leonard Cohen et le souffle du vent. Pas de narra-

« Ils sont très différents, mais il n'y a pas une grande différence dans leur façon de travailler et leur but est le même. »

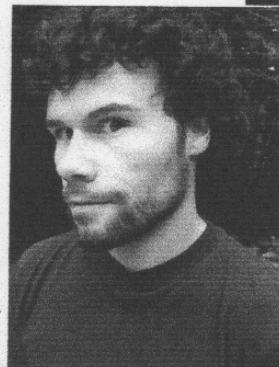
tion, contrairement à la réputation de chorégraphes sensibles à la théâtralité. Une suite de ces flashes de l'héroïsme fatigué qui touche tant à la fin des westerns, quand les héros sont beaux d'être fatigués. Il y a un bâton qui passe de l'un à l'autre, tantôt arme, tantôt béquille, et les trois jonglent et

avancent et doutent pour se retrouver ensuite. La danse, rugueuse, emprunte à la lutte, à la capoeira, aux arts martiaux, même si l'emprunt n'est pas toujours volontaire. Tout simplement cette rencontre, violente d'affection, supposait que ces rivalités dégénérassent en mouvement concerté de compréhension. Une pièce de cette danse d'homme et d'affection sur un ton très inhabituel qui frappe par sa pudeur. Et tout est dans la pudeur. Ce trio, dix ans après sa création, dit encore remar-

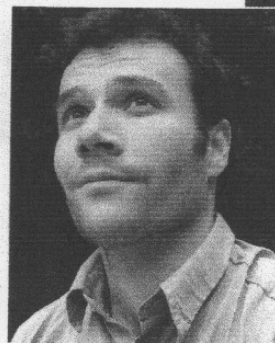
quablement bien la puissance du lien qui permet aux Ben Aïm de travailler ensemble. En cela, elle tient presque d'un certain art poétique. Ceux – interprètes

comme programmeurs – qui ont travaillé avec eux, le confirment unanimement: pas de domaine de compétence particulier à l'un ou l'autre frère. Ils sont appelés à chorégrapier ensemble et si leurs rôles diffèrent parfois, c'est en fonction du projet. Comme le souligne Pierre-Emmanuel Sorignet, qui danse avec

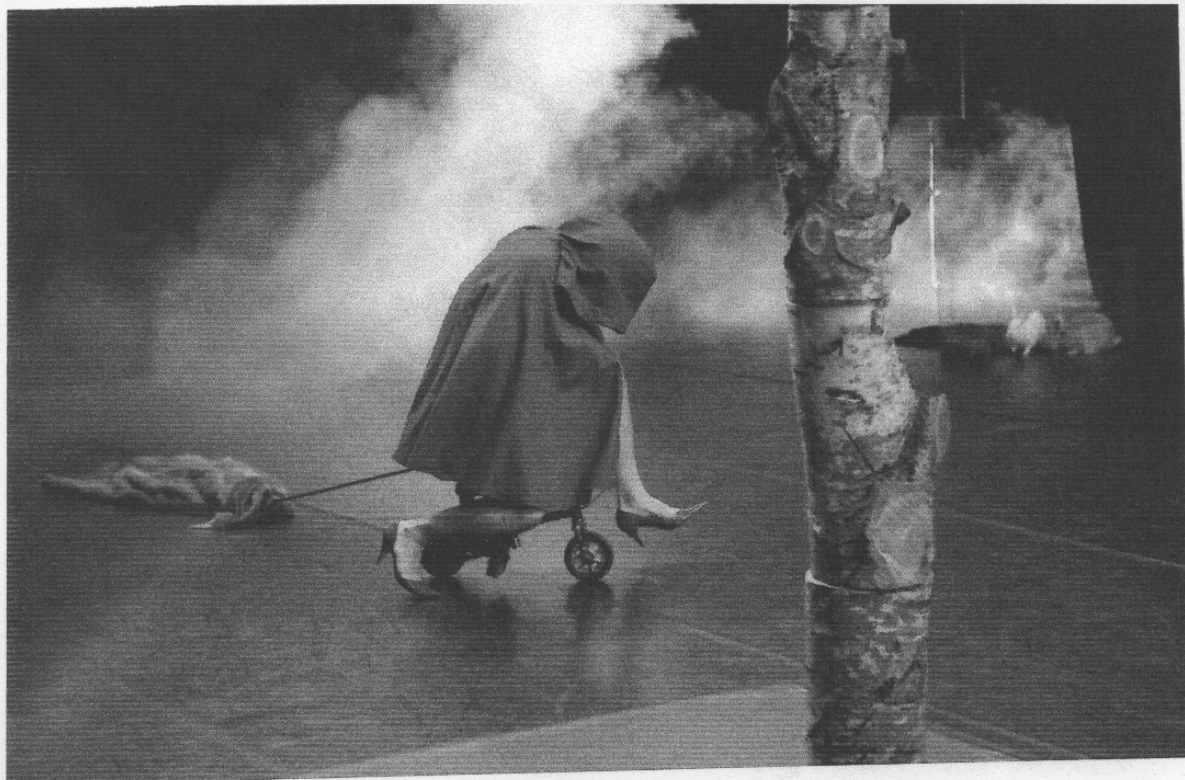
François (en haut) et Christian Ben Aïm.



P. A. Thierry



P. A. Thierry



L. Philippe

Louves, chorégraphie et interprétation de Christian Ben Aïm.

eux depuis *En Plein cœur* (2006), pièce chorégraphique d'après le Roberto Zucco de Koltès, « François tenait plus le propos d'ensemble et Christian était plus dans le mouvement, mais dans la nouvelle création, *L'Ogresse des archives et son chien*, qui repose sur *Louves*¹, c'est Christian qui tenait plutôt le propos et

François s'est livré à des improvisations totalement barrées ». Ainsi, il y a des projets plutôt François, d'autres plutôt Christian et selon cette logique, celui qui ne porterait pas le projet serait plus libre soit de le danser soit d'y apporter un regard extérieur. « En fait, ce n'est que depuis 2007 que nous avons commencé à travailler séparément », expliquent-ils. Il y a eu *You're a bird now*, solo tout de générosité physique du seul Christian. « J'avais besoin d'expérimenter cela par moi-même ». Puis ce fut *Amor fati fati amor* (2008), pièce pour six danseurs, très architecturée, sous une forêt de bambous suspendus à l'envers au-dessus d'un plateau argenté. Une gestuelle qui renonçait à la théâtralité caractéristique de leurs pièces précédentes. Comme si, ayant éprouvé le bénéfice de la rupture, ils pouvaient se livrer à quelques expériences formelles nouvelles, ce qui s'entend en solitaire. Ainsi la pièce suivante, *Résistance au droit* (2010) n'était que du seul François tandis que Christian réalisait son solo *Louves*...

Quand ils travaillent ensemble, les frères savent se laisser des plages d'indépendance. « Certains chorégraphes arrivent, tout en étant sur le plateau, à avoir un regard extérieur.

Nous, ça nous est moins facile, explique François ; du coup, on se répartit un peu plus les fonctions. » Ce que Sorignet analyse ainsi : « la famille est un lieu de fusion et de fission. Ils ont trouvé une forme d'équilibre dans leur façon de travailler. » D'ailleurs les interprètes ne s'y trompent pas : « ils sont très dif-

ferents ; mais si on n'a pas assez de différence dans leur façon de travailler. Pour l'un et l'autre, le but est le même. Il y a parfois des contradictions entre eux, mais fondamentalement, ils vont au même endroit », explique Agnès Dufour, membre depuis 2003 de cette famille d'interprètes qui entourent les Ben Aïm...

Être deux permet de temporiser

La création par deux frères n'est pas plus pacifiée que celle d'un couple, et si ces deux-là s'entendent sans doute bien, ils ne sont pas des surhommes et ont, eux aussi, leurs moments de friction. Eux-mêmes parlent de pudeur, leurs interprètes soulignent à quel point ils ont à cœur de ne pas mettre leurs conflits en scène. « On ne sait pas tout de leur façon de fonctionner, reprend Agnès Dufour, ils ont un endroit très secret, un niveau particulier où ils règlent leurs conflits et ils sont très clairs avec les interprètes. Nous, les danseurs, n'avons jamais été otages de leurs désaccords. » La formule serait donc rodée et cette solidarité, non seulement prévient la manipulation des interprètes, mais, selon Sorignet, « donne même des marges. Il n'y a pas de création sans crise, chez eux

comme chez les autres. Mais le fait qu'ils soient deux permet de temporiser, provoque une mise à distance » et dès lors, « ils ne réagissent jamais de manière violente puisqu'il y en a toujours un qui a pu relativiser. » Au regard de ce que peuvent être certains processus de création, tout cela sent un peu la guimauve. Pourtant, un autre indice trou-

ble. La liste des soutiens de la compagnie est d'une exceptionnelle homogénéité. On y note, au fil du temps, de nouveaux partenaires et ceux qui n'y sont pas viennent très vite. « Si je dis toute la vérité, ce sont eux qui m'ont donné envie de faire le festival », explique José Alfarroba, directeur du théâtre de Vanves et d'Artdanthé. « Quelqu'un qui faisait de la programmation à Vanves [Joëlle Cousinot] m'a donné une cassette vidéo. La qualité n'était pas très bonne, mais j'ai senti que quelque chose se passait. Alors je les ai rencontrés et j'ai foncé avec eux. » Depuis, ils sont venus cinq ou six fois et pour les quinze ans du festival, l'an prochain, ils seront invités : « quand on a besoin d'eux, ils viennent tout de suite » dit encore José Alfarroba.

Même son de cloche auprès de Denis Vemclefs, directeur de l'Espace 1789 à Saint-Ouen. « Je les ai rencontrés au cours de la restitution d'une enquête de l'Arcadi² sur les compagnies de danse. J'ai aimé leurs propos, on s'est vus. Ils sont venus en résidence en 2011, nous venons de prolonger cette résidence d'un an. » Pour mieux comprendre cette décision, autant savoir que *L'Ogresse des*

archives et son chien, cette toute nouvelle création (18 novembre dernier), a été diffusée devant trois salles quasiment comblées, au point que le conseil d'administration de l'Espace 1789 n'en revenait pas. « C'est leur envie de partager avec le public », explique Denis Vemclefs. « Ils interviennent dans les centres d'animation, proposent des petites formes, des films. Ils ont eu pas mal de contact avec les habitants et cette rencontre se fait naturellement ».

C'est exactement ce que disent les interprètes lorsqu'ils cherchent à expliquer leur plaisir à travailler avec les frères, comme si la pertinence des actions de sensibilité se trouvait déjà en germe dans leur façon de créer. Pierre-Emmanuel Sorignet analyse : « le fait d'être en duo leur permet de toujours dialoguer, mais le dialogue est aussi au cœur de leurs valeurs. Chacun d'eux a une violence, mais ils sont dans le dialogue implicite et cela leur permet une gestion efficace des relations humaines. » Il n'y a pas d'angélisme à faire. Si programmeurs comme interprètes parlent des Ben Aïm comme de « types biens » c'est qu'ils n'établissent pas de différence entre leurs valeurs et le mes-

sage de leurs œuvres. Toutes leurs créations parlent de cette difficile fraternité, de cette nécessité du dialogue et il est troublant que, pour évoquer leur lien fraternel, il faille en passer par la fraternité, et réciproquement. Mais c'est ce que l'on pourrait appeler une cohérence... ●

Ô mon frère, un trio de 2001 donné cet été à Avignon.



1. Solo créé dans le cadre du projet *Princesses* d'Odile Azagury pour l'inauguration du théâtre de Poitiers (2008) puis repris en 2009 à Chaillot.
2. Arcadi (Action régionale pour la création artistique et la diffusion en Île-de-France) est l'établissement public de coopération culturelle pour les arts de la scène de la région.

Trouble-jou

François est le plus vieux. Né en 1971, c'est l'ébouriffé. Parfois plus sombre. C'est lui qui a commencé le théâtre ; des cours de théâtre gestuel et corporel avec Sabine Delanoy. Il est aussi porté vers les questions de technique du plateau. Il sera en 1993, 1994 et 1995, codirecteur artistique et directeur technique du festival les Moissons d'avril.

Christian est né en 1975. Lui, c'est un physique. Plus carré, le cheveu ras. Il fait du théâtre aussi, mais surtout du cirque et du handball (dix ans de pratique). Malgré ces différences, leur parcours les a constamment rapprochés et mêlés. Cependant, François a été un peu plus proche du théâtre gestuel et Christian du cirque avec le Cirque Plume, Pierre Séraphin, Jérôme Thomas. C'est peut-être de cette formation initiale qu'il garde cette générosité physique que l'on peut apprécier dans son solo *You're a bird now* (2007). En 1995, les deux se retrouvent à Montréal. Ils sont respectivement interprètes, pour l'un, dans la compagnie d'Angelika Oei et pour l'autre de Carbone 14. Cette expérience va puissamment nourrir le goût de la théâtralité chez eux (*À l'abri du regard des hommes*, 1997). L'année suivante *l'Homme Rapaillé* revendique cette place entre propos théâtral et danse. En 2000, ils créent la compagnie CFB 451,

implantée dans le Val-de-Marne. En 2001, avec *Un marfjère*, ils règlent en trio le débat du théâtre et de la physicalité. Ensuite, ce sera la confrontation avec Koltès : *Carcasses, un œil pour deux* (2004, d'après *Dans la solitude des champs de coton*). Deux ans plus tard, c'est *En plein cœur*, tempête pour neuf interprètes qui parle de Roberto Zucco, de Koltès toujours. Depuis ils ont pris un peu de distance.

Valse en trois temps (2010), pièce où brille le solo d'Aurélié Berland, marque encore une inflexion. Toujours une théâtralité, mais aussi une véritable conviction que la danse possède toute la puissance nécessaire à dire.

L'Atelier de Paris soutient leur parcours. Avec les répétitions de leur dernière création, *l'Ogresse des archives et son chien*, ils ont inauguré la salle entièrement rénovée du Théâtre du Chaudron. Ils ont également inauguré « les Immersions », le nouveau rendez-vous de l'Atelier de Paris sous forme de carte blanche de fin de résidence, invitant le public à se plonger dans l'univers des chorégraphes, et ont ainsi proposé une journée rassemblant temps de pratique, répétition publique, lecture, concert... ainsi qu'un foot chorégraphique et musical !

1. Interview in *Dédale* n° 9, 2004, Revue trimestrielle du Centre national des Arts du cirque.
2. Op. Cit.